

naguère encore notre grande ennemie; et le temps, sans doute, n'est pas éloigné où ce fléau cessera aussi de peser sur l'Orient.

Au milieu de cet avancement général, les sciences médicales ne sont pas restées en retard, et tout naturellement leurs perfectionnements ont dû retentir sur l'hygiène proprement dite. Mieux renseignés sur la nature et les causes des maladies, nous savons aussi mieux les prévenir. La connaissance plus précise des conditions qui président aux affections virulentes et miasmatiques permet aussi de formuler avec plus de vigueur leur prophylaxie. C'est ainsi qu'en gagnant plus de compétence la voix de l'hygiéniste a su du même coup acquérir plus d'autorité; il est permis d'espérer que bientôt elle sera prépondérante dans la société, et qu'au lieu de formuler des vœux elle pourra dicter des lois.

Enfin, c'est à notre époque que, pour la première fois et grâce à l'initiative de notre pays, les gouvernements européens se sont coalisés contre les grandes épidémies. Des conférences se sont réunies à Paris, à Constantinople et à Vienne, et, si les résultats obtenus ne sont pas encore décisifs, les bases d'une hygiène nouvelle, l'hygiène internationale, n'en demeurent pas moins définitivement établies.

A. PROUST.

Mai 1877.

TRAITÉ

D'HYGIÈNE

PREMIÈRE PARTIE

ANTHROPOLOGIE. — DE L'HOMME CONSIDÉRÉ EN GÉNÉRAL

I

Anthropologie générale.

BIBLIOGRAPHIE. — VOLTAIRE. Art. *Homme* in *Dict. phil.* — BLUMENBACH. *De generis humani varietate nativa*. Gœttingue 1776. — DESMOULINS. *Histoire naturelle des races humaines du N. E. de l'Europe, du N. et de l'Orient de l'Asie et de l'Afrique centrale*. Paris, 1826. — EDWARDS VILL. *Mémoires sur les races humaines*. 1842. — BORY DE SAINT-VINCENT. *L'Homme, essai zoologique sur le genre humain*. Paris, 1836. — PRICHARD. *Natural history of Mankind*. London, 1842. — D'OMALIUS D'HALLOY. *Des races humaines, ou éléments d'ethnographie*. Paris, 1845. — HOLLARD. *De l'homme et des races humaines*, Paris, 1853. AGASSIZ. *Sketch of the Natural Provinces of the Animal World (types of Mankind)*. — BOUDIN. *Essai de pathologie ethnique*. — BROCA. *Recherches sur l'hybridité animale en général et sur l'hybridité humaine en particulier*. 1858-1860 (*Journal de physiologie*). — DE QUATREFAGES. *Rapport sur les progrès de l'anthropologie en France*, et art. *Races* du *Dict. encyclopédique des sciences médicales*. — DALLY. *L'ordre des primates et le transformisme*. 1868. Art. *Métis* du *Dict. encyclopédique*. — BOUDIN. *L'homme physique et moral*. 1851. — TOPINARD. *L'Anthropologie*. 1876. — *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 1860-1879.

L'hygiène, dans la large et compréhensive acception du mot, comporte l'étude de toutes les conditions qui assurent la prospérité de l'individu et de l'espèce, qui les améliorent moralement et physiquement, en un mot qui favorisent et activent leur évolution. Ainsi comprise, cette étude ne saurait être renfermée, comme plusieurs auteurs le pensent, dans les bornes étroites de la prophylaxie des maladies. Conserver la santé de l'individu, prévenir la maladie, et retarder l'instant de la mort, n'est qu'une partie de la tâche que doit se proposer l'hygiéniste. Son but doit être plus élevé et son programme doit se confondre avec celui qui résume toutes

les aspirations de l'humanité, toutes ses tendances vers un perfectionnement continu et indéfini, et qui se formule par un seul mot : le progrès.

Telle est, à notre sens, la véritable portée de l'hygiène; tout ce qui intéresse l'histoire de l'humanité est de son ressort; elle doit puiser ses enseignements, non seulement dans la connaissance des conditions physiques et physiologiques de l'existence : l'attention de l'hygiéniste ne doit pas se borner à l'homme contemporain et au compatriote; l'évolution de l'homme dans la succession des temps et dans la variété des milieux et des climats est un objet d'étude tout aussi instructif, et ce n'est que par l'étude des étapes successives parcourues par l'humanité qu'il est possible de dégager quelques-unes des lois qui ont présidé à son évolution et qui contribueront à l'assurer dans l'avenir.

D'où est venue l'humanité? comment se sont formées les diverses races qui la composent? comment se sont groupés les peuples actuels, et quelles sont les conditions qui expliquent la suprématie et la marche envahissante des uns, l'infériorité et le refoulement graduel des autres? Telles sont les graves questions qui se dressent au seuil de toute étude ayant l'homme pour objet. Problèmes redoutables entre tous, non seulement par les obscurités inhérentes au sujet, mais surtout par les discussions de principe et les conflits ardents qu'ils soulèvent.

Cependant, de toutes parts, on s'est mis à la tâche avec une merveilleuse ardeur, et le problème des origines de l'homme a été abordé, de tous les côtés à la fois, par toutes les branches de nos connaissances. L'histoire écrite, la géologie, l'archéologie, la paléontologie, l'éthnologie, la linguistique, tout a été mis à contribution, et la science de l'homme ainsi comprise, quoique née d'hier, n'en constitue pas moins l'un des plus beaux titres de gloire de l'époque contemporaine. Bien des solutions manquent, une foule d'inconnues subsistent, mais les jalons sont posés, la voie est tracée, et telle est l'importance des données déjà établies, qu'il n'est plus permis, même dans un ouvrage de la nature de celui-ci, de passer sous silence les notions fondamentales désormais acquises à la science.

Dans toutes les cosmogonies, le problème des origines de l'homme est posé nettement et nettement résolu par la création d'un couple humain primitif et unique d'où dérivent tous les hommes; elles ne diffèrent en cela que pour la date plus ou moins reculée assignée à cette création. Cette doctrine qui fait descendre tous les hommes, sans distinction de race, d'un seul et même couple, a été soutenue par toute une école de naturalistes, notamment par Cuvier et par Flourens. Pour ces savants, l'homme constituerait non pas un genre, mais une espèce unique, dont les races ne seraient que des variétés, espèce immuable dans ses caractères fondamentaux, et prouvant son unité spécifique par la fécondité illimitée du

métissage entre les différentes races. L'action prolongée des milieux différents et l'adaptation de l'homme à ces milieux suffirait pour rendre compte des déviations qu'offrent les diverses branches de la famille humaine, et pour expliquer la formation et la conservation des races (de Quatrefages).

C'est là la doctrine *monogéniste* qui a si longtemps régné sans conteste, grâce au grand nom de son plus ardent défenseur, Cuvier. Elle se rattache au dogme fondamental qu'il cherchait à faire prévaloir en biologie, celui de la permanence et de la fixité immuables des espèces.

Sans oser attaquer ce dogme, un certain nombre d'observateurs, se basant sur les différences profondes et radicales qui existent entre les diverses races, admirent la pluralité spécifique de l'homme et la multiplicité originelle des divers groupes humains; ce sont là les *polygénistes*. En effet, le critérium décisif, constamment invoqué par les monogénistes, la fécondité illimitée des produits de métissage, ne peut s'appliquer à tous les croisements entre les races humaines, ainsi que cela ressort des recherches de MM. Broca et Périer sur l'*hybridité*. Du reste, monogénistes, aussi bien que polygénistes, admettent comme un axiome la notion de l'immuabilité de l'espèce, telle que la concevaient Buffon et Cuvier.

Mais toute une école a surgi, dont Lamarck, Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire et Darwin sont les plus illustres représentants, et dont les travaux ne tendent à rien moins qu'à renverser cette notion de l'espèce, base immuable de la biologie, comme la comprenait Cuvier. Lamarck, le premier, a formulé le principe de la modification organique par la fonction, et a montré les conséquences incalculables qui en peuvent découler. Darwin alla plus loin, et chercha à établir que la conception de l'espèce, selon la formule de Cuvier, n'est qu'une vue de l'esprit; que l'espèce, loin d'avoir pour attributs la pérennité et l'immuabilité, est au contraire éminemment transitoire, qu'elle se fait et se défait par la reproduction sélective de la variété. Loin de proclamer la perpétuité et l'invariabilité de l'espèce, la science moderne en accepte au contraire la mutabilité morphologique indéfinie par des différenciations et des modifications d'abord insensibles, mais bientôt énormes, et dont les procédés ont été mis en lumière avec une grande netteté par Darwin.

Parmi ces procédés, le premier et le plus important est la *concurrence pour la vie*, lutte que se livrent tous les êtres placés dans les mêmes milieux, pour assurer leur existence, tant individuelle que spécifique. De là découle une première sélection, la *sélection naturelle*, qui assure la prédominance et le triomphe des individus et des races les mieux doués et les mieux adaptés aux temps et aux milieux, les êtres inférieurs en étant réduits à céder la place ou à disparaître.

Outre cette première sélection, il en est une autre, la *sélection sexuelle*, comme l'appelle Darwin; ici il s'agit du succès que les individus les mieux doués remportent sur les autres de même sexe, relativement à la propagation de l'espèce; c'est là un nouveau triage, qui rend le fait de la reproduction de l'individu un droit souvent acquis au prix de qualités qui se transmettent à la progéniture par le fait même de cette sélection. Par la répétition du triage, ces qualités s'accusent et s'exagèrent de plus en plus, au point de constituer des variétés qui s'écartent progressivement du type primitif, pour constituer définitivement un type nouveau.

L'étude de ce qui se passe encore actuellement sous nos yeux, chez les animaux, a permis de dégager ces lois qui, tout porte à le croire, s'appliquaient, dans le principe, à l'homme lui-même. C'est là, en substance, la fameuse théorie du *transformisme* qui, poussée à l'extrême, ne tendrait à rien moins qu'à faire dériver toutes les espèces actuellement vivantes, ainsi que toutes celles qui ont été détruites et que la géologie nous révèle, d'un organisme élémentaire primitif.

Ces spéculations, si hardies et si ingénieuses qu'elles soient, n'ont rien à voir avec notre sujet, non plus que l'opinion qui veut faire descendre l'espèce humaine de quelque être inférieur.

Mais, sans accepter toutes ces déductions hâtives et prématurées, il faut bien reconnaître que la théorie du transformisme, et les lois de la sélection qu'elle proclame, sont une véritable conquête de la biologie, et que ces mêmes lois, dépouillées de ce qu'elles ont d'excessif, s'appliquent encore à l'histoire actuelle de l'humanité dont elles expliquent l'évolution graduelle, et dont elles consacrent, en quelque sorte, la tendance instinctive et irrésistible vers le progrès. Loin donc de constituer une doctrine humiliante, cette théorie affirme au contraire la supériorité et l'excellence de l'homme, en montrant par mille preuves qu'il n'est devenu ce qu'il est que par une lutte incessante, et que ce n'est qu'au prix de semblables combats qu'il maintiendra et accroîtra l'héritage transmis par ses ancêtres. C'est là une vérité que l'étude de l'histoire de l'homme que nous allons maintenant esquisser mettra dans tout son jour.

L'espèce humaine a une existence beaucoup plus reculée que celle qu'on était convenu de lui assigner. Cuvier, grand partisan de l'origine récente de l'homme, ne la faisait pas remonter au delà de la période géologique actuelle; mais la science contemporaine a pu exhumer des produits de l'industrie primitive et des ossements qui reculent singulièrement cette chronologie originelle de l'homme. Notre espèce a déjà existé lors de la période quaternaire et elle a été contemporaine des grandes espèces fossiles aujourd'hui éteintes qui, à cette époque, couvraient la surface du globe. Cette humanité antérieure à l'humanité actuelle avait son industrie,

primitive sans doute et grossière, mais qui, dans tous les pays et sur tous les continents, présente des caractères pour ainsi dire identiques, et a passé par les mêmes phases de perfectionnements graduels.

Ces vestiges sont aujourd'hui étudiés et classés avec le plus grand soin. Les premiers produits et les plus rudimentaires de cette industrie consistent en pierres taillées grossièrement en forme de hache, ou de couteau; à cette période en succède une autre, où le travail se perfectionne, où la hache grossière des premiers âges s'aiguise et se polit. C'est l'âge de la pierre polie. En même temps, d'autres besoins et d'autres aptitudes se révèlent; des tentatives de dessin, d'ornementation, se font jour; les parois des cavernes et les pierres portent des figures grossièrement ébauchées, mais qui accusent déjà des instincts et des aspirations artistiques. En même temps, le besoin de la collectivité et du groupement s'accroît de plus en plus. L'usage du feu devient général. Les habitations lacustres¹, dont on a récemment retrouvé les débris en Suisse, en France, en Lombardie et en Irlande, décèlent une véritable industrie; les poteries existent à cette époque; au fond de ces lacs on a trouvé des grains, des meules, preuves évidentes d'habitudes agricoles, du besoin de faire des provisions, de notions de prévoyance et d'économie. Nous sommes sur le seuil de la période historique.

La découverte du cuivre, bientôt suivie de celle du bronze, marque une grande révolution dans l'industrie primitive, qui put ainsi agir avec bien plus d'énergie sur la nature extérieure. A partir de ce moment, l'homme est puissamment armé, et la prépondérance, à la surface du globe, lui est définitivement assurée. Les grandes agglomérations humaines se forment, de véritables sociétés se fondent, la répartition et la division du travail s'organisent, les découvertes se multiplient, des villes naissent, l'écriture fixe les notions acquises et les transmet aux générations futures, la civilisation, en un mot, s'installe victorieuse et possède de nombreux foyers de rayonnement.

Un dernier progrès devait s'accomplir: le fer vient remplacer le bronze. « Quand le fer fut entré dans les usages de la vie, la force humaine fut immensément multipliée; les Grecs devant Troie approchaient de l'âge de fer, de même que les Gaulois y arrivaient quand César les conquît; il n'est pas besoin de dire combien fut grande la révolution que le fer, comme instrument et comme arme, produisit dans les affaires du monde » (Littré). Ce fut là la plus grande et la plus décisive des étapes accomplies par l'humanité.

Ce qui se dégage de cette vue d'ensemble, c'est la notion d'une marche

¹ Les habitations lacustres paraissent avoir été connues des historiens de l'antiquité. Hérodote semble décrire celles du lac Prasias, lib. V, cap. xvi.

progressive des hommes dans une voie déterminée, et l'immense durée d'une période de tâtonnements et d'essais devant aboutir à l'établissement final de sociétés civilisées. La modeste hache en silex est le premier témoin archéologique de ces luttes obscures, de ces premiers débuts, sur la terre, de l'activité et de l'industrie humaines. Les différentes étapes que nous avons esquissées n'ont pas été accomplies simultanément et ne sont pas synchrones partout; les races privilégiées et les peuplades d'élite ont devancé les autres, puis, dans leurs expansions ultérieures, les ont subjuguées ou détruites. L'Égypte, la plus anciennement civilisée des nations, était déjà couverte de somptueux édifices et le siège d'une culture très avancée, alors que l'Europe en était encore à la période du silex ou du bronze. De nos jours encore, les Polynésiens et les Esquimaux vivent à peu près de la vie que menaient les Européens pendant l'âge de la pierre.

Pour la connaissance de la répartition actuelle des races, de leur filiation et de leurs migrations successives, un nouvel élément d'études a été introduit, élément très instructif, grâce surtout aux beaux travaux des frères Grimm, de Max Müller, de Burnouf, etc., nous voulons parler de la linguistique comparée, de ce que l'on a appelé, avec un certain bonheur, la paléontologie linguistique. Les mots, en effet, ou les racines élémentaires des mots, sont comparables aux matériaux fossiles qui servent à déterminer les âges des générations, et c'est par la confrontation des documents fournis par l'archéologie, par la tradition, par la linguistique et par l'anatomie, que l'on a pu tenter, non seulement la classification méthodique des différentes races humaines, mais encore, pour l'une d'entre elles du moins, la race blanche, l'histoire de ses origines et de ses principales migrations.

Actuellement l'espèce humaine se répartit en trois grands groupes ou troncs principaux : le tronc blanc ou caucasique, le tronc jaune ou mongolique et le tronc nègre ou éthiopique. Comme le fait remarquer M. de Quatrefages, ces dénominations sont défectueuses : « il y a des blancs parfaitement noirs, et le type blanc n'est jamais sorti du Caucase. » Mais ces désignations sont reçues dans la science et il y aurait inconvénient à les remplacer. Nous n'insisterons pas ici sur les caractères distinctifs de ces grandes divisions humaines, caractères empruntés à l'apparence extérieure, à la configuration du squelette, du crâne surtout, à la coloration de la peau, au langage, aux aptitudes intellectuelles, à la perfectibilité, etc. Ces données sont connues de tout le monde, et il nous semble inutile de les rappeler ici ; nous nous contenterons de reproduire, sous forme d'un tableau dont les éléments ont été empruntés à l'article *race* de M. de Quatrefages, la distribution ethnographique et géographique actuelle des différentes races humaines.

I
RACES BLANCHES PURES OU REGARDÉES COMME TELLES

TRONC	BRANCHES	RAMEAUX	FAMILLES	GROUPES	EXEMPLES	
Blanc ou caucasique.	Allophyle.	Sabmi.	Lapons.	
		Tchoude.	Esthonienn.	Esthoniens.	
			Votiaque.	Votiaks.	
			Miao.	Miao Tsé.	
		Caucasien.	Aïno.	Boréal.	Aïnos.	
			Tchouktchi.	Méridional.	Kubus.	
		Euscarien.	Goloutche.	Tchouktchis.	
			Géorgienne.	Kolouches.	
			Circassienne.	Géorgiens.	
		Sémitique.	Sémitique.	Tcherkesses.
				Basques.
			Lybien.	Hébreux.	
	Aryane.	Indo-iranien.	Arabique.	Himyarite.	Yéméniens.	
			Amara.	Arabe.	Arabes.	
		Slave.	Amazyg.	Abyssins.	
			Égyptienne.	Kabyle.	Kabyles.	
		German.	Imouchar.	Touaregs.	
			Indoue.	Mamogi.	Égyptiens.	
Celte.	Indo-iranien.	Iranienne.	Brahmanique.	Siapochs.		
		Helléno-latine.	Indous.		
	Helléno-latine.	Tadjiks.		
		Grecs.		
Celte.	Romains.			
	Gorales.			
	Suédois.			
Celte.	German.	Scandinave.	Hanoviens.		
		Germ. du nord	Bavarois.		
	Germ. du sud	Irlandais.			
Celte.	Celte.	Insulaire.	Bas-Bretons.		
		Continental.		

II
RACES JAUNES PURES OU REGARDÉES COMME TELLES

TRONC	BRANCHES	RAMEAUX	FAMILLES	GROUPES	EXEMPLES
Jaune ou mongolique.	Mongole ou méridionale.	Sinique.	Chinoise.	Chinois.
			Indo-chinoise.	Cochinchinois.
		Touranien.	Thaï.	Siamois.
			Barman.	Birmans.
		Ougrien.	Botiya.	Tibétains.
			Néwar.	Népalais.
	Turcoman.		Usbecks.	
	Osmanli.		Osmanlis.	
	Ougrien.	Ougrien.	Turque.	Nogais.
			Yakoutes.
	Ougrien.	Ougrien.	Mongole.	Kalmouks.
			Tongouse.	Mandchous.
Ougrien.	Ougrien.	Samoyède.	Yaraks.	
		Vogoule.	Soyots.	
Ougrien.	Ougrien.	Ostiacs.	
		

III

RACES NÈGRES PURES OU REGARDÉES COMME TELLES

TRONC	BRANCHES	RAMEAUX	FAMILLES	GROUPES	EXEMPLES	
Nègre ou éthiopique.	Négrito. Mélano- sienne.	Malais.	N. Malais.	
		Mincopie.	Mincopies.	
		Néo - Calédo- niens.	
	Africaine.	Tarnétan.	Tarnétan.	Tarnétans.
			Nyambane.	Nyambanes.
		Cafre.	Mozambique.	Mozambique.	Amakondés.
			Banyaï.	Banyaï.	Banyaïs.
			Matébéle.	Zoulous.	Zoulous.
			Béchuana.	Béchuana.	Bassoutos.
		Guinéens inférieurs.	Congo.	Congo.	Congos.
Balantes.			Balantes.	Balantes.	
Suzé.			Suzé.	Suzés.	
Éboë.			Éboë.	Ibos.	
Guinéens proprement dits.	Mandingue.	Mandingue.	Mandingues.		
	Sulina.	Sulina.	Sulimas.		
	Tymaney.	Tymaney.	Tymaneyes.		
	Quoja.	Quoja.	Quojas.		
Guinéens supé- rieurs.	Foy.	Foy.	Widahs.		
	Pongwé.	Pongwé.	Pongwés.		
	Féloupe.	Féloupe.	Féloupes.		
	Aschanti.	Aschanti.	Aschantis.		
Soudanienne.	Bornouéens.		
	Nilotique.	Nubas.		
Saab.	Houzouana.		
	Quaqua.	Hottentots.	

Une remarque générale et qui s'applique à tous ces tableaux, c'est que ces classifications sont loin d'être définitives, et que, comme dans toute classification, les formes de transition sont plus ou moins sacrifiées. Un peu partout, mais en Asie surtout, il existe des races mixtes, où les trois éléments blanc, jaune et noir, sont souvent mélangés d'une façon inextricable. Telle est la race japonaise et surtout la race malaisienne, où les trois éléments essentiels ont été mêlés, fondus en toute proportion, croisés et recroisés entre eux, et avec des races dites métisses, si bien que l'anthropologiste éprouve les plus grandes difficultés lorsqu'il tente d'apprécier les rapports de ces populations entre elles et avec les types fondamentaux (de Quatrefages).

Cet embarras est encore plus grand quand on aborde les races américaines, qui n'ont pas trouvé place dans les tableaux précédents; tout ce que l'on peut affirmer, c'est que ces races se rattachent plus ou moins intimement au type jaune, quoique quelques-unes d'entre elles présentent les attributs de la race blanche à laquelle elles se rattachent probablement

(groupe boréal, Peaux-Rouges?), et que même le type nègre pur a été trouvé dans l'isthme de Darien, au moment de la conquête.

L'étude des races européennes nous intéresse particulièrement et c'est elle qui est la plus instructive, car elle dispose des documents les plus riches, tant paléontologiques qu'historiques, craniologiques et linguistiques; on nous permettra à ce sujet l'exposé succinct des plus récentes découvertes. Nous savons peu de chose touchant la configuration et la race probable des restes paléontologiques de notre Europe. Toutefois, d'après les quelques vestiges que nous possédons (crânes d'Engis, de Néanderthal, d'Eguisheim), l'homme contemporain du silex taillé et du mastodonte avait un crâne presque simien et se rapprochait, pour la configuration générale, des Polynésiens actuels les plus dégradés¹. Les populations lacustres et celles qui se servaient du silex poli présentent déjà des crânes mieux conformés, rappelant par leurs proportions celui des Kalmouks actuels; cette race se rapprochait probablement de la famille touranienne.

Pendant que l'Europe avec sa population primitive était encore en plein âge de pierre et ne s'élevait pas au delà du degré de culture que décèlent les habitations lacustres, le bassin méridional de la Méditerranée devenait le siège de la première véritable civilisation. Dans la vallée du Nil, une race blanche, les Couschites (Coptes actuels) fondèrent une société puissante, des villes opulentes; ils avaient une tradition, une écriture, des monuments, des institutions et des dynasties, alors que l'Europe luttait encore contre les grands mammifères et ignorait l'usage des métaux. Une autre branche de la race blanche, la race sémitique, entra plus tard dans la civilisation, mais lui fit franchir une étape plus décisive. Ninive, Babylone, égalèrent, mais ne purent dépasser les merveilles architecturales entassées dans la vallée du Nil; cependant les Phéniciens, en inventant l'écriture phonétique, enrichirent l'humanité d'un de ses plus puissants instruments de travail, et le rameau hébraïque de la famille sémitique, par ses aptitudes spéculatives, arriva à la notion de l'unité de la divinité et à un dogme religieux d'où le christianisme devait dériver directement.

Cependant c'était la plus jeune des races blanches asiatiques, la race aryenne, qu'attendaient les destinées les plus hautes. Elle était encore renfermée dans la vallée supérieure de l'Oxus, alors qu'au bord du Nil et de l'Euphrate s'élevaient déjà des sociétés puissantes. Mais déjà la race aryenne possédait les principaux attributs qui devaient lui assurer la suprématie et le premier rang dans la famille humaine. « C'est aux Aryens que l'Europe de nos jours se rattache directement. Elle leur doit ses mœurs.

¹ Voy. Hovelacque, Abel, notre ancêtre. Recherches d'anatomie et d'ethnologie sur le précurseur de l'homme. 1878.

ses tendances, ses idiomes; elle tient d'eux la hardiesse et la flexibilité, la vigueur et la grâce, la fécondité d'invention et l'idéalisme tempéré par un juste sentiment du réel, qui caractérisent son génie » (Littré).

Par des émigrations successives et en suivant différents courants, la race aryenne s'est répandue dans l'Europe. Les Hellènes, les Latins, les Celtes (?), les Germains, les Slaves, forment les rameaux de cette souche privilégiée, qui, partie des plateaux de l'Imaüs, devait conquérir le monde.

C'est par l'étude des langues, mieux que par tous les autres caractères ethnographiques, que l'on a pu, de nos jours, suivre pour ainsi dire pas à pas et avec une rigueur presque mathématique cette filiation si curieuse. « Les langues aryennes, répandues aujourd'hui dans le monde entier, se rattachent toutes à l'ancien sanscrit et au zend, et par eux à la langue d'un petit peuple qui habitait, il y a six mille ans, les montagnes de l'Asie intérieure » (Littré). Du reste, cette langue, ainsi que les idiomes qui en découlent, *langues à flexion*, comme disent les linguistes, se prête particulièrement à traduire toutes les nuances et toutes les délicatesses de la pensée. Les langues sémitiques, plus raides, plus immuables, moins flexibles, étaient d'avance condamnées à une diffusion moindre. Quant aux *langues agglutinatives* des races touraniennes et jaunes, elles répondent évidemment à un développement moins avancé de l'esprit humain.

C'est donc à la race blanche et au rameau aryen qu'appartient la suprématie définitive; mieux douée que les autres, elle sort victorieuse de la lutte pour l'existence. Le Nouveau Monde lui appartient tout entier; l'Australie, le haut Orient, l'Afrique elle-même, sont serrés de près et envahis de toutes parts. L'issue est facile à prévoir et ne saurait être douteuse. Mais la lutte n'a fait que se déplacer; c'est entre les différents rameaux de la famille aryenne que le combat sévère pour l'existence ou pour la prépondérance (car, au point de vue historique, c'est tout un) s'accuse de plus en plus; et l'avenir seul décidera lequel de ces rameaux, latin, germanique ou slave, est le plus vigoureusement trempé pour le combat et saura s'assurer la victoire.

Ainsi envisagée dans sa lente et pénible évolution, l'histoire de l'homme est pleine d'enseignements; elle nous montre la loi nécessaire, inéluctable du progrès, de la lutte et de la perfectibilité; elle nous apprend que si certaines races, après avoir brillé d'un vif éclat, déclinent, s'effacent et finissent par disparaître, c'est qu'elles n'ont pas su, par le travail et l'exercice incessant, maintenir la suprématie primitivement acquise. Pour l'hygiéniste en particulier, ce tableau est instructif; il y puise une conviction nouvelle de la nécessité d'exercer et de développer toutes les facultés humaines, de fortifier les corps et d'aiguiser les intelligences. La prospérité des individus et celle des sociétés sont à ce prix.

II

Ethnogénie de la France.

BIBLIOGRAPHIE. — PEZRON. *De l'antiquité de la nation et de la race des Celtes*, 1705. — VIVIEN DE SAINT-MARTIN. *Origine des Kymris et des Gaëls*, in *Bulletin de la Société ethnologique*. 1846. — GRIMM (Jacob) und PICTET. *Ueber die Marcellinischen Formeln, Marcellus Burdigalensis*, in *Abhandlungen der Berliner Akademie*. 1855. — BROCA. *Recherches sur l'ethnologie de la France*. 1859. — *Nouvelles recherches sur l'anthropologie de la France en général et de la basse Bretagne en particulier*. 1868. (*Mém. de la Société d'anthropologie*.) — *Qu'est-ce que les Celtes?* (*Bull. de la Soc. d'anthrop.*) 1864. — PÉRIER. *Fragments ethnologiques sur les Gaëls et les Cymris*. Paris, 1857. — LAGNEAU. — *Des Gaëls et des Celtes* (*Mém. de la Société d'anthropol.*). 1860. et art. *Celtes* in *Dict. encyclop. des sciences médicales*. — G. LAGNEAU. *Notice questionnaire sur l'anthropologie de la France*, in *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 1861, t. II, p. 327-417. — P. BROCA. *Sur la prétendue dégénérescence de la population française*. 1867.

Il nous faut maintenant quitter le terrain des considérations générales, pour serrer la question de plus près et pour étudier sur un espace plus étroit les questions ethnographiques, dont nous n'avons envisagé jusqu'à présent que les côtés les plus élevés. Et s'il faut, sous ce rapport, donner la préférence à un pays sur les autres, notre choix ne saurait être douteux : c'est en France que nous écrivons, c'est sur la terre de France que nous voulons puiser les éléments de cette étude plus détaillée et qui jusqu'à présent n'avait jamais été abordée, à ce point de vue, par aucun des auteurs qui ont écrit sur l'hygiène.

Nous voulons examiner, sous le rapport de l'*hygiène privée et publique*, la composition ethnogénique de la population française, indiquer les caractères physiques, les aptitudes diverses, les conditions vitales de chacune de ses races considérées séparément, réunir dans un tableau d'ensemble le résultat de toutes ces analyses et formuler enfin les conclusions pratiques qui en découlent, soit au point de vue de la législation, soit au point de vue de l'administration, soit au point de vue médical.

Depuis quelques années seulement cette science a été traitée avec précision en France, où elle a été, en quelque sorte, créée par la Société d'anthropologie¹, et déjà l'hygiène lui est redevable de considérations importantes.

¹ La Société d'anthropologie a été fondée en 1859; tout le monde sait la part décisive prise par M. Broca à sa création et à son développement.